

me soit permis de leur demander s'ils se rendent compte que la littérature est le critérium de l'évolution d'un peuple ; que, dans le domaine des lettres, notre marche s'appelle de la régression ; que la plupart de nos avocats et de nos tribuns parlent aussi grossièrement notre langue que la plupart de nos journalistes l'écrivent. Et si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, si c'est en tolérant du patois en famille qu'on arrive à accepter du patois en public, ne croit-on pas qu'en adoptant un moyen pratique de réagir, on ferait prendre aux nouvelles générations des habitudes nouvelles susceptibles de s'implanter jusqu'à devenir de l'acqué national ?

On pourra répondre que les réparateurs des emplois publics ont suffisamment encouragé la littérature en arrêtant leur choix sur quelques hommes de lettres. Mais — à supposer qu'en ces cas le talent se trouvait plus récompensé que n'étaient rémunérés les longs services rendus au parti devenu le pouvoir — le gouvernement n'a fait là que retenir des serviteurs éprouvés et partant plus utiles à la chose publique. Et ce n'était, en somme, que profit pour lui.

Certains auteurs madrés ou bien en cour, je le sais encore, réussissent à vendre à l'Etat des éditions hâtives où leur esprit s'est abaissé à taire des vérités qu'il aurait cependant fallu dire, mais qui auraient froissé les susceptibilités de Monsieur X..., ministre, gêné les petites opérations de Monsieur Y..., député, ou impatienté des personnages que le cabinet préfère voir en belle humeur. Mais ce n'est là que du calcul et de l'industrie ; la littérature exige plus d'indépendance pour satisfaire la conscience de l'écrivain : *ars severa gaudium magnum*.

Mais, enfin, les poètes qui chantent pour chanter,

ainsi que l'oiseau libre ;

les littérateurs qui comprennent l'œuvre que l'art devrait accomplir chez nous, qui étudient au lieu de combiner des intrigues, qui travaillent au lieu de faire de la politique, et qui se désespèrent, vous entendez,

qui se désespèrent de la massive indifférence murant de tous côtés leurs efforts ? Ceux-là, les premiers qui devraient l'être, sont-ils encouragés ?

Et les jeunes qui, tout pleins de sève, auraient besoin d'un peu de soleil pour produire de bons fruits, reçoivent-ils leur rayon de lumière ? J'insiste à dessein sur les jeunes, car ce sont eux qui ont le plus besoin d'assistance.

Dans le premier volume qu'il a consacré à nos écrivains, M. Charles ab der Halden a fidèlement retracé les difficultés auxquelles se trouvaient en butte les pionniers de notre littérature. Comme aujourd'hui d'ailleurs, l'une des plus grosses pierres d'achoppement était l'imperfection, pour ne pas dire la nullité des études soi-disant classiques. "Il fallait tout tirer de soi, refaire son éducation au sortir du collège, acquérir des idées, des connaissances et apprendre jusqu'aux règles les plus essentielles de l'art."

Comme aujourd'hui, ai-je dit.

N'est-ce pas en effet au sortir du collège qu'un jeune homme, épris d'idéal, peut seulement réaliser que ses humanités ont été stériles comme un souhait de bonne année ; qu'il doit les reprendre complètement et avec un acharnement proportionné à la ténacité des fausses notions dont son intelligence a été bourrée ? N'est-ce pas seulement après avoir été libéré de la tutelle de professeurs dont l'impéritie ou la consigne se faisait fort de le détourner des sources vives et des vifs courants dans l'éloignement desquels les Lettres ne parviennent pas à fleurir, n'est-ce pas seulement après avoir été laissé à sa propre initiative, à son propre flair, qu'il découvre que le Père Delaporte et le Père Longhaye ne sont pas les uniques modèles en l'art d'écrire ?

Ne cherchons pas mieux aux cours de haute littérature de l'Université. Nous n'y pourrions faire que de tristes constatations. Pour être plus instruits que les indigènes, les professeurs français n'en sont pas moins bâillonnés ; et, ayant fait sur le roman moderne une série de conférences qu'il s'était cependant laissé im-

poser, M. Augustin Léger a reçu son exeat pour avoir imprudemment appris à ses élèves qu'Emile Zola avait du talent. C'est de la haute littérature "ad usum Delphinorum"... On doit évidemment respecter ce souci de fournir des amusements innocents à la jeunesse ; mais on ne peut attendre que ces leçons anodines produisent des écrivains plus entendus que le seraient des médecins ayant suivi des cours de physiologie et des cliniques de gynécologie expurgés, sous prétexte que l'étude de la femme est scabreuse et que la science biologique conduit à l'appréciation de théories positivistes condamnées.

Même avec de meilleures intentions que celles que l'on ne manquera point de me prêter, nos bacheliers doivent affronter le travail leur restant à faire. La littérature les retient d'autant plus qu'ils commencent à la voir dans toute sa puissance et dans toute sa beauté. Ils ont encore de l'enthousiasme et de l'endurance. Ils piochent. Ils se hasardent même à publier, ici et là, leurs premiers essais d'écrivains libres. Puis ils se débattent contre l'indifférence partout sévissante — l'indifférence qui étouffe et qui tue. Combien ont l'héroïsme de persister assez longtemps pour produire quelque chose d'utile à leur pays !

Ce sont les efforts de ces enthousiastes qu'il faut encourager à tout prix ; ce sont ces jeunes plumes qu'il faut secourir pour ne pas priver d'avance notre coin de terre du prestige qu'elles lui promettent. Il faut, selon l'expression des Margueritte, "faciliter l'éclosion de ces fleurs de la race".

J'en ai déjà assez écrit pour me faire pilorier. En ai-je suffisamment dit pour persuader aux honorables Quide-droit que la prospérité de notre province dépend des ouvriers de la pensée, autant que des mineurs et des colons ? Car l'apport du littérateur, avec son "électricité sociale", comme Chateaubriand appelle la parole imprimée, a plus encore de pré-

(Suite à la page 284.)